

# HOAG

## un témoignage du futur

Patrice Van Den Reysen



## **Préambule**

C'est mon intérêt pour les critiques des systèmes totalitaires et l'analyse des diverses doctrines et idéologies ayant déterminé leur émergence dans l'Histoire qui ont surtout motivé l'écriture de ce roman d'anticipation, mais aussi mes inquiétudes sur l'avenir de la citoyenneté et de la démocratie, notamment suite à la crise du « COVID-19 », la publicité inquiétante des théories du transhumanisme, et ce qui me semble être un déclin des valeurs morales associé à un renouveau de l'irrationalisme dans les sociétés occidentales.

Ce tout premier roman constitue donc un effort personnel contre le totalitarisme, et je n'hésite pas à dire qu'en cela, « je suis monté sur les épaules » de penseurs tels que Karl Popper, Ludwig Von Mises, Friedrich Von Hayek, Bertrand Russell, ou, dans une certaine mesure, Hannah Arendt. En étant aussi un effort contre la violence, le totalitarisme, le mythe du destin et l'historicisme, cette dystopie est mon « plaidoyer » pour l'indéterminisme, le libre arbitre, la non-violence, la citoyenneté, l'optimisme et la démocratie.

Dans mes autres convictions personnelles, j'assume et je n'ai jamais souhaité masquer à personne, ou tromper qui que ce soit au sujet de mon aversion partagée avec Karl Popper, de l'œuvre historiciste de Hegel, sa promotion du culte du chef, son mépris de l'opinion publique, des gens ordinaires, sa promotion de la guerre

contre le projet de paix perpétuelle d'Emmanuel Kant, sa vision erronée de l'Histoire comme prétendu « tribunal du monde », sa dialectique non valide, bref, tout ce qui fonda Arthur Schopenhauer à écrire à propos de l'œuvre de Hegel, je le cite : « *Encore un rêve de dément, issu de la langue et non de la tête* ». En outre, je ne dissimulerais pas davantage ma méfiance la plus grande contre la psychanalyse, que je considère depuis longtemps comme le modèle de toutes les pseudosciences, une mythologie, ou une idéologie beaucoup trop déterministe et historiciste du sujet, en me fondant sur des arguments dont la validité et la démonstration de leur objectivité ne me semble plus à faire.

Les années 2020 représentent pour moi une époque charnière, cruciale même, dans l'histoire de l'Humanité, surtout avec le récent conflit russo-ukrainien et la crainte d'une troisième guerre mondiale dont les conséquences seraient catastrophiques. La « crise sanitaire » du « COVID-19 », et la mise en exergue de stratégies politiques « tout vaccin » intolérantes et même obscurantistes par rapport aux solutions alternatives ayant fini par démontrer leur efficacité, la pensée unique régnante dans les médias officiels sous contrôle de quelques décideurs (...), l'intolérance grandissante à toute indépendance d'esprit et usage du rationalisme critique, usage pourtant essentiel à la démocratie, sous le couvert de lutte contre le « complotisme » tout au long de cette crise ou dans d'autres contextes (comme dans le contexte de l'usage normal du scepticisme au sujet des problèmes climatiques) ; tous ces éléments se présentent à mes yeux comme des défis sans précédent pour la citoyenneté et son avenir. C'est-à-dire, à ce qui est lié au sentiment de responsabilité individuelle par rapport à l'évolution des sciences, l'interprétation de leurs résultats, puis les décisions politiques qui en résultent : les citoyens perçoivent-ils l'impérieuse nécessité d'être désormais capables de comprendre et de juger de la valeur des sciences, d'une part, et, d'autre part, de juger de la probité morale et des décisions des

gouvernants ? Quel est le niveau de volontarisme des citoyens d'aujourd'hui ainsi que leur motivation et assiduité de leur intérêt par rapport à la science et à la chose publique ? Se sentent-ils vraiment responsables du sort des générations futures en même temps que redevables du passé ?

L'époque contemporaine est devenue une sorte d'hallucination imposée aux gens ordinaires, hallucination cauchemardesque fabriquée et sans cesse réifiée dans les mensonges les plus vils, dans la désinformation la plus opiniâtre ; et ce cynisme, cette absence totale de scrupule à faire fi de la raison, de la morale, de la vérité, et des traditions.

De nouveaux apôtres et prophètes historicistes ont ressurgi comme de la mauvaise herbe, et il y a donc bien cette « *bête de l'événement* » dont nous parlait un haut responsable politique français (...), mais elle fut créée de toutes pièces pour terroriser et contraindre les consciences dans le lit du *déclin de la morale et des valeurs*, un lit où le « Prince » demande au peuple de se coucher en silence pour lui conter un cauchemar dont il ne sortirait qu'hébété ou tristement convaincu par le mythe du destin.

*Hoag, un témoignage du futur*, imagine et met en scène les conséquences les plus extrêmes, les plus cruelles et cauchemardesques qui attendent l'Humanité si elle ne se réveille pas à temps, si l'individu ne reprend pas courage, et, en assumant l'avenir, ne tente si nécessaire, de refonder la citoyenneté par lui-même.

Lorsque la citoyenneté s'endort, elle ne se rend pas compte qu'elle fait son lit à côté de sa tombe, laquelle a été patiemment creusée par le « Prince », et souvent avec l'assentiment aveugle, affadi ou irresponsable des citoyens qui ont abandonné leur intérêt pour la chose publique, ou, dans les pires cas (comme celui du nazisme), ont donné carte blanche à un Chef hégélien, en n'osant plus mettre en doute, ni sa probité morale, ni l'opportunité de son action politique et ses conséquences... Ayant attendu que la

citoyenneté sommeille enfin dans les rêves des lendemains qui chantent qu'on lui a promis, ou de je ne sais quel « Paradis sur terre », il ne reste plus aux tyrans qu'à la précipiter d'un coup de botte dans sa sépulture, avec la démocratie, l'état de droit, et la liberté.

\*

Ce premier roman est dédié à mon père, un homme dont la patience, la gentillesse et l'optimisme n'ont envers moi, jamais failli, et sans lequel je n'aurais sans doute jamais pris connaissance de l'œuvre de Karl Popper qui fut si déterminante pour mon évolution intellectuelle. Il est aussi dédié à mes proches, à ma famille, ainsi qu'à tous celles et ceux qui se sentent capables d'assumer « le fardeau de l'Humanité et de la raison » (K. Popper. « La société ouverte et ses ennemis »). C'est un roman dédié à la citoyenneté libre, éclairée, et responsable. À celle qui ne se dérobe pas devant l'effort et qui reconnaît et assume son faillibilisme.

Ce roman est destiné aux adultes avertis et aux étudiants. Nous en déconseillons formellement tout accès aux mineurs : En le lisant, les adultes comprendront aisément pourquoi la jeunesse doit d'abord acquérir la maturité, les connaissances et le recul nécessaires pour en saisir tout le sens et la justification de son contenu.

## Chapitre I

### Apocalypse

*L'homme n'est rien d'autre que la série de ses actes.*

Hegel

*Je ne sais pas comment sera la troisième guerre mondiale, mais je sais qu'il n'y aura plus beaucoup de monde pour voir la quatrième.*

A. Einstein

— Tout commença dans la lumière, et par elle, tout prendra fin. Car j'en fus toujours et partout le seul maître. Je suis celui qui de sa seule force créatrice lui donna naissance et la porta, et la portera encore jusqu'en ces temps dont je déciderais l'agonie. J'ai entendu dans l'Humanité bien des échos, et observé bien des reflets de ce pouvoir si divin et qui lui a donné tout ce dont elle avait besoin : le Bien, et le Mal. Les deux sont insécables, et l'on séparerait à grand tort ces deux frères issus d'un même Esprit dont je suis l'origine. Mais l'on m'a laissé seul, car je fus chassé par l'imposteur ! Et par là, ma vengeance a commencé et ne trouvera son terme qu'avec cette illusion enfin montrée à vos âmes que c'était le Bien qui dominait. Tout au long de l'Histoire, vous avez vécu pour que le Bien devienne le seul représentant de

l'Esprit, et mon combat n'a eu de cesse de faire en sorte qu'il ne puisse jamais exister sans le Mal, pour qu'enfin ce dernier soit souverain en s'étant constamment nourri des conséquences funestes de vos pensées et de vos actes dont je fus toujours l'inspirateur. Mais à présent, je souhaite une victoire sans partage de l'Esprit sur l'imposteur, et que jusque vers ces cieux où monteront vos plaintes, tout se remplisse de vos larmes, puis que vos vains espoirs disparaissent dans le néant. Je veux que par le feu transformé en foudres gigantesques, tous ces lieux où s'épanouissaient les générations dans leurs joies et leurs peines qui ne m'étaient dévolues dans aucune de vos louanges, aucune de vos prières, deviennent d'infinis sépulcres dans lesquels vous ne pourrez jamais plus comprendre où peut s'arrêter la mort. Mais avant que ne sonne cette heure, et jusqu'au dernier des douze coups de l'horloge, la solitude et l'isolement montés jusqu'à leur apogée s'étendront jusqu'aux derniers atomes de vos consciences.

\*

— Je crois en la vie et en l'amour, pensa un jeune homme venu en vacances en Éthiopie pour y admirer les chutes du Nil. Pourtant, poursuit-il, je ne crois plus beaucoup en l'homme, mais Jésus, lui, j'y crois. Il est, pour moi, véritablement le premier homme. Il a fondé une nouvelle lumière, un nouvel espoir. Mais qu'est-ce que les hommes ont fait de cet espoir ? Fallait-il que Dieu nous laissât libres d'agir comme bon nous semble et que nous finissions par presque tout pervertir ? Pourquoi avons-nous été si mauvais, si durs les uns envers les autres ? Pourquoi autant d'indifférence ? Pourquoi ? Je suis seul, mais je n'incrimine



personne de ma situation. Car je me sens toujours si solidaire des autres et si dépendant de leurs jugements, comme un animal social et doué d'intelligence, mais qui ne pourrait jamais rien faire évoluer de sa raison sans être soumis à la critique ou sans s'y soumettre de lui-même de son plein gré. Si je peux imaginer le mal, ce n'est pas pour le commettre, et si je peux même l'écrire dans une prose, il n'est jamais pour moi un objet de fascination et de glorification. Je ne suis pas venu ici pour fuir la condition de mes semblables. Je suis venu pour prendre du recul et pour réfléchir en pensant que je parviendrais à me retrouver moi-même et à tout lâcher de cette colère qui m'anime à présent. L'on ne fait rien de bon dans la colère. Mais dans l'urgence et dans les difficultés, si je perçois la colère comme une faiblesse, il y a surtout la peur, l'infâme peur qui engendre à elle seule tant de maux. Elle a toujours été là et je pense que nous ne nous en libérerons jamais. Cependant, je ne puis me sentir ni me regarder comme un pessimiste tout à coup irréductible, puisque je suis un homme ! Certes jeune, mais un homme ! C'est-à-dire que je sais que je vais mourir un jour et que par conséquent ma fin inéluctable peut m'enseigner que je ne dois pas perdre mon temps à gâcher ma vie dans les faiblesses et qu'il m'incombe de surmonter mes peurs ou de trouver le moyen de négocier avec. Je vois bien ces champs cultivés devant moi. Que leurs couleurs sont belles ! J'ai envie de penser qu'ils sont encore aussi divins et généreux que ceux que pouvaient voir ces hommes qui étaient si sincèrement mus par la foi, il y a tant d'années ! Demain, j'irais contempler le Nil. Il symbolise tout à coup les larmes et la souffrance qui vont être versées en ce monde. Et il engloutira le monde et ses êtres vivants doués d'intelligence dans l'irrationalité et la puissance de son courant. Mais mon

père m'a aussi promis de me montrer le crâne de Lucy. On dit que ce fut la première femme. Et pour moi, c'est comme le premier espoir que la vie peut continuer, qu'elle peut reprendre, recommencer sous des jours meilleurs. Pour moi, c'est un peu comme l'optimisme à ses origines. L'on pourrait trouver cette idée idiote ou simpliste, mais je pense que l'optimisme est né avec l'Humanité et que lui aussi il ne mourra jamais. Personne ne pourra jamais le détruire. Jamais. Je garde ma foi.

\*

**Paris, 8 juillet 2161, 10 h 45**

Luc émergea d'une nuit absente des rêves qui lui laissèrent autrefois des souvenirs radieux. Ces pensées qui vous font surgir des limbes et vous animent plein de joie en ouvrant la fenêtre de la chambre à coucher, puis qui vous arment immédiatement contre l'éventualité d'une mauvaise météo ou d'une chaleur trop précoce dans la journée. Il resta assis au pied de son lit, la tête lourde et supportant comme un fer lui encerclant le front. Il se sentait encore saoul de la veille, où il passa la soirée à vider les dernières bouteilles de vodka de son réfrigérateur. Quelle aubaine ! De la vodka ! Il y a trois jours, il fut le tout premier de la file d'attente du supermarché où cette foule enragée l'aurait presque écrasé contre les portes d'entrée. Des énergumènes ne se souciant que d'eux-mêmes et qui, martelant de toutes leurs forces contre les vitres, insultaient de façon ordurière un membre du personnel qui pourtant se pressait et grommelait pour enfin actionner le système d'ouverture. On l'eût piétiné s'il n'avait anticipé cette rage et la stupide précipitation du

troupeau dont les meneurs chutèrent en criant, ce qui ne ralentit pas la folle ruée. Ils se jetèrent comme des chiens de meute sur les fruits frais, sur la viande, les céréales et d'autres produits de première nécessité. Les hommes, bien sûr, prirent les devants en usant de la force de leurs bras et de violents coups d'épaule, ou n'hésitant pas à tirer par les vêtements tous celles et ceux qui osaient s'immiscer avant eux près des rayons de victuailles. Ces butors accaparèrent les meilleurs produits en remplissant leurs caddies à ras bord. Et les pauvres femmes qui étaient là, aidées de leurs enfants, en furent réduites à ramasser non sans devoir se battre, ce qui avait pu tomber des caddies remplis par les hommes, lesquels, usèrent encore de coups de pied et des poings. Luc n'eut pas le temps de s'affliger de cette lamentable scène, mais il se disait qu'il valait mieux que cette populace embourgeoisée et richement vêtue dont les récentes difficultés exceptionnelles de l'existence révélaient la vraie nature. Il se précipita vers le rayon des alcools à toutes jambes et se saisit des dernières bouteilles. C'était de la vodka : ce breuvage qu'il adorait. En bousculant une clientèle pressée autour de lui et hébétée devant la disparition des dernières boissons alcoolisées, il parvint à s'extraire de l'endroit et prit la fuite en courant. Mais il s'arrêta, trop curieux de voir la frénésie animale qui remuait encore bruyamment la foule à l'intérieur du supermarché. Il aperçut avec effroi des enfants couchés au sol et blessés avec leurs mères en larmes essuyant leur sang ou les serrant, parfois morts, dans leurs bras. Des gens vêtus comme pour les grandes occasions, certains en smoking et des femmes en tailleur de grand couturier portant des sacs à main d'un clinquant ridicule, s'amoncelaient comme des fourmis prises de panique ou qui auraient plutôt découvert une proie

inestimable. Cette nuée de jobards pensa-t-il, formait des amas bariolés de chair et de vêtements et l'on vit une élégante tirée à quatre épingles ôter ses chaussures parce qu'elle ne parvenait pas à escalader une indescriptible mêlée d'individus soubresautant sans arrêt et qui jeta son dévolu sur de rares produits de luxe. Mais un forcené la saisit par les chevilles et elle chuta en se blessant grièvement à la tête. Puis, il tenta à son tour de surmonter le groupe, lequel finit par s'effondrer. Tandis que l'on se débattait encore sur le carrelage en s'échangeant les plus grossières insultes, le sang coulait à la suite pugilats épars dans le supermarché. Ce spectacle fixa un moment Luc dans une moue effarée, et pendant une seconde il eut pourtant envie de ricaner parce qu'il songea à une vengeance personnelle tant l'hystérie collective digne d'un carnaval déchaîné tranchait avec le luxe et la morgue hautaine des accoutrements : il put enfin admirer l'authentique mentalité de tous ces petits bourgeois d'habitude si condescendants et méprisants, ou si vaniteux de leurs bonnes manières. Ce peuple snob et friqué retiré de la vie des gens ordinaires dont il se targuait il y a des mois de moquer la pauvreté et les frustrations, se révélait soudain au grand jour obsédé par tout ce qui put être dérobé dans une dégradante et obscène « spirale de l'avoir et du paraître ». Une fois que chacun eût acquis l'utile et le superflu, ils foncèrent droit vers la sortie comme des clowns de cauchemar sans se soucier de piétiner encore les blessés ou de bousculer violemment les plus faibles, dont quelques enfants, et disparurent aussi rapidement qu'ils furent arrivés dans un état d'excitation nullement apaisé par leur butin. Tout à coup, trois véhicules de la milice firent irruption à l'entrée du supermarché. La milice se rendait systématiquement aux abords de tous les magasins et y

prélevait les morts et les blessés qu'elle séparait de leurs proches pour les jeter ensuite dans les véhicules. C'est à ce moment-là qu'il assista à une autre scène qui l'angoissa : la maman d'un très jeune enfant qui fut écrasé par la foule s'accrochait désespérément à la manche de son fils. Un milicien sortit alors son revolver et l'abattit de trois coups de feu sans aucune sommation puis, dans l'indifférence générale, la jeta à son tour dans un fourgon sur le corps sans vie de son propre fils comme si cela n'avait été qu'un vulgaire quartier de viande. Luc détourna le regard avec la boule au ventre et cherchant sa respiration. Il posa une main contre un mur, cracha un peu, au bord du vomissement. Lorsqu'il se tourna vers le supermarché, les fourgons avaient disparu et sur place, régnait un étrange calme : tout était vide. Le supermarché était vide ! Mais des sacs d'emballage en plastique continuaient de voler en apesanteur dans la poussière et d'autres détritiques soulevés par l'agitation qui venait juste de cesser, puis retombaient sur des fruits écrasés, quelques flaques de sang ou des objets cassés. Il n'y avait plus aucune marchandise et il reprit alors son chemin vers son domicile d'un pas alerte en dissimulant les précieuses bouteilles sous sa veste. En marchant, il entendit encore les vrombissements des véhicules de la milice qui sillonnaient la ville comme des guêpes rendues furieuses et affamées, mais dont l'activité de prédation se prolongeait de jour comme de nuit. Il y avait toujours plus d'habitants qui en rejoignaient les rangs dans l'espoir d'accaparer en privilégiés des marchandises, et sous le couvert du maintien de l'ordre, pour trouver un exutoire à leur haine ou à leurs jalousies par des assassinats ou des massacres contre certaines personnalités ou des groupes d'individus, surtout des étrangers ou des gens de couleur. Luc remarqua souvent des drapeaux à croix

gammée flottant aux fenêtres ouvertes de ces camionnettes ou peintes sur leurs portières, ou encore le nombre « 322 » surmonté d'un crâne sans mandibule et de deux os longs croisés. Il vit aussi des miliciens entièrement revêtus de noir, arborant un écusson cousu sur l'épaule droite de la veste où figurait le nombre « 666 » ou plus fréquemment le symbole de la Waffen SS. Personne n'ignorait rien des exactions, des massacres et des vandalismes, mais ce qui effrayait beaucoup la population en général, ce fut d'être individuellement contacté à domicile afin d'être invité à une opération « très spéciale », autrement dit, à participer à des crimes contre la promesse d'une substantielle amélioration des conditions d'existence. Luc avait déjà été « invité », mais jamais il ne céda, préférant continuer de vivre dans l'angoisse quotidienne que la milice ne l'ait inscrit sur l'une de ses listes noires et qu'elle ne décide, un jour ou l'autre, de venir le tuer. Faire partie de ce qu'il nommait les « nouveaux tontons macoutes », l'horrifiait. Il vivait comme les autres citoyens, dans une méfiance de tous les instants et ne comptant que sur son expérience et ses impressions personnelles pour juger le faible nombre de personnes qu'il côtoyait et leur accorder un peu de confiance. Les gens étaient très isolés les uns des autres. Les familles survivaient entièrement recluses en ne tolérant aucun inconnu, et espérer de nouvelles connaissances comme nouer des liens d'amitié sur la durée, tout cela avait été expulsé de manière progressive hors de l'univers des relations sociales, où aucun nouvel horizon ne brillait plus de ses rayons d'espoir. Luc envisageait quand même quelque chose d'artificiel dans cet isolement que selon lui l'oligarchie aurait instillé pas à pas. Lui-même constata si souvent comment il se coupait si profondément du monde extérieur par l'usage de son

téléphone portable ou lorsqu'il venait de digérer avec dégoût les informations ineptes ou mensongères divulguées à la télévision quand celle-ci diffusait encore des émissions quotidiennes. Mais ce n'était vraiment qu'en ces jours de terreur généralisée qu'il prit toute la mesure du conditionnement dont il avait été l'objet et dont il ne s'était jamais rendu compte des puissants mécanismes.

— Le temps qu'ils auront mis à nous fourvoyer sur l'individualisme aura été bien long, pensa-t-il ; mais quelle efficacité, quel travail en profondeur, continu et multiforme pour faire de nous des idiots dont le seul destin, j'imagine, est d'être éliminés ! Nous ne comprenons plus rien à l'individualisme ou alors, tout de travers ! Être à ce point isolés les uns des autres, ce n'est pas comme cela que je voyais l'individualisme ! Qui se soucie de qui et de quoi, maintenant, sinon de sa propre panique ?! Et puis, ce qui est dingue, c'est cette amnésie ! Je revois encore ce type, hier, et que j'ai reconnu au supermarché aujourd'hui, qui se délectait d'avoir dans ses mains je ne sais plus quel gadget onéreux et inutile, et voilà que tout à l'heure, le même type, avec le même objet dans les mains, arraché de celles d'un autre à coups de poings et de pieds, semblait découvrir quelque chose de complètement nouveau et excitant ! Je n'y comprends plus rien ! Mais alors que dire de tous ceux que j'ai entendus me relater qu'ils entendaient des camionnettes de la milice tous les jours, et le lendemain matin me demander ce que c'était lorsqu'ils en voyaient passer une ou sursauter au moindre bruit de moteur ! Est-ce que l'isolement peut altérer aussi gravement les facultés cérébrales ?! Bah, j'ai encore ma tête sur les épaules, on dirait ! Comment peut-on encore être surpris en entendant un véhicule puisqu'il n'y a que cette foutue milice qui a encore

le droit d'être motorisée ?! Mais, j'ai compris ! Avec des gens qui ne se souviennent de rien du jour au lendemain, qui vivent si seuls et qui ont la trouille tout le temps, on fait ce qu'on veut ! Ils sont comme des animaux, des cobayes ! C'est encore moins que des moutons, toute cette populace, puisque personne ne sait plus vraiment qui tient les commandes dans tout ce bordel ! C'est ça qui leur fait peur : ils pensent que la milice est apparue spontanément et qu'elle n'agit que pour son propre compte ou ses intérêts ! Quelle absurdité ! Où trouverait-elle l'argent pour payer les véhicules et y mettre de l'essence ? Et toutes ces armes qu'ils ont !? C'est quand même une chose de se rendre compte du prix que ça coûte, tout ça ! Personne n'a autant d'armes qu'eux ! Aujourd'hui, tout le monde marche, et je n'ai pas vu une seule moto depuis des lustres, moi ! Et pourquoi une telle impunité ? Une faillite morale aussi complète du pouvoir est tout de même trop difficile à avaler ! Ces gens-là ont balancé l'éthique et la morale aux chiottes, on dirait ! Les capacités de réflexion et de décision des gens sont pratiquement réduites à zéro : électroencéphalogramme plat pour tout le monde ! Tout le monde est con et doit jouer tous les jours comme si on l'était tous ! Et tu n'as même plus le droit d'en avoir marre, tu n'as le droit que d'avoir le trouillomètre à zéro ! Ils sont tous bons pour l'abattoir, tous ces cons ! J'ai pas envie de crever...

En continuant de marcher, il remarqua comme il y a deux jours une grande mare de sang sur le trottoir à peine recouverte de sciure, puis de larges traînées rouges et visqueuses qui remontaient jusque vers des traces de pneus d'un véhicule qui avait dû démarrer en trombe cinq ou six mètres plus loin. Il pensa que ce devait être encore l'un de



ces journalistes que la milice avait décapité en pleine rue. Mais cette fois, aucun corps visible, aucune tête, rien. Tous les kiosques à journaux étaient fermés comme tout le monde s’y attendait. Ce manège durait maintenant depuis plusieurs semaines et il était de plus en plus inquiet. Terrorisé, même. Au seuil de son immeuble, à la porte d’entrée, il croisa tout à coup sa voisine, sortie trop tard pour aller faire ses courses, qui ne pipa mot, mais qui un bref moment s’arrêta net devant lui, le visage en larmes. Luc n’eut besoin que d’un regard pour qu’elle comprenne que c’était fini, qu’il n’y avait plus rien de disponible au supermarché, mais n’osa pas se montrer ironique en lui disant qu’il ne lui restait qu’un verre de vodka à lui offrir.

— Je n’y crois plus, vous savez. Je me suis dit que si j’attendais encore un peu ce serait moins dangereux d’aller faire les courses. J’ai bien fait de rester chez moi, j’ai encore quelques provisions, lui dit la voisine. Mais je sens bien que je n’ai plus beaucoup la force d’affronter ce genre d’attroupement. Les gens sont dingues. Complètement dingues. Ils ne se retournent même pas. Des enfants meurent ! Ils meurent ! Ils s’en fichent ! Et cette milice... Combien de groupes y a-t-il en ville ? Pourtant ils sont constitués de gens comme nous ! Je crois qu’ils ne se rendent plus compte de toutes les horreurs qu’ils commettent. C’est affreux. Affreux... Qu’allons-nous devenir ? Mais que se passe-t-il ?

— Vous savez, Madame, j’ai acquis l’intime conviction que les choses ne peuvent plus continuer ainsi. Je ne sais exactement pourquoi, ou plutôt j’ai une idée comme tout le monde, je présume, mais je n’ose y croire vraiment. Parfois, je me dis que c’est bientôt la fin de tout ça, toutes ces choses que nous avons eues à profusion et sans presque nous en

douter. Mais je crois que c'est mon instinct de conservation qui me pousse encore à rester optimiste. Et puis, je me dis aussi que si c'est mon instinct de conservation, alors c'est qu'un événement très grave se prépare, mais je suis sûr que nous en avons tous à peu près conscience, et même vous, madame, sans vouloir vous offenser. En tout cas, cela va s'arrêter, ne vous en faites pas. Ces affreuses tueries, ces ruées animales dans les supermarchés ne peuvent pas durer indéfiniment ! Je ne crois quand même pas que les gens puissent aller au-delà du niveau de folie qui règne déjà un peu partout. Il y a une limite à tout, je pense, même à la folie. Il y aura une issue, madame. Il y a toujours une issue, croyez-moi. Luc posa sa main sur l'épaule de sa voisine avec un regard compatissant et entendu pour la calmer et la rassurer, mais elle ne se calmait pas. Il lui dit enfin :

— Allons, tout ira bien. Tout ira bien, vous verrez... Tout ira bien.

Donc, en cette fin de matinée du 8 juillet 2161, Luc sortant de son sommeil réfléchit :

— Les gens sont devenus fous. Quand vont-ils s'arrêter ? Quand ?

Il se leva enfin et approcha de la fenêtre. Il n'y avait personne dans la rue. Personne. Pas un chat. Mais quelle chaleur, déjà à cette heure de la journée. Une chaleur insupportable. Il se dirigea vers sa salle de bains, mais sous la douche l'eau ne sortait que par hoquets, tantôt clairs, tantôt rouges. C'était bizarre, et il revit d'un coup défiler dans son esprit les images de ces corps décapités d'où sortait encore le sang par saccades, et de ces têtes tranchées abandonnées au sol ou posées sur de grandes poubelles ouvertes déjà débordantes de déchets. Et puis, plus une goutte d'eau. Il retourna alors sur son lit, prostré, et ne

songeant plus qu'à l'insupportable migraine qui lui enserrait la tête. Le soir, Luc repensa au supermarché et à ces scènes de frénésie collective. Une société est sans avenir si la morale se meurt, se dit-il ; et si nous ne valons pas mieux que des animaux, c'est que nous ne méritons plus de vivre, désormais.

\*

Georges travaillait déjà à son bureau, dans cet appartement de l'avenue Foch, à Paris, où il tentait d'écrire ses mémoires sur ce qu'il avait vu durant ces douze derniers mois. Il y vivait seul depuis la mort de Linda, son épouse, assassinée trois semaines auparavant par la milice. Il y a quelques jours encore il se procura à grands risques de la morphine ou de l'héroïne pour se sortir de l'horreur des pensées de la mort de son aimée et de son corps mutilé qu'il retrouva seul dans la nuit, Place de la Concorde. Les messages qu'il partageait avec un ami de longue date lui parlant de sa présence attentionnée auprès de Linda, au lieu de le reconforter, le plongeaient plus profondément dans le chagrin et un sentiment d'abandon mêlé d'une incompréhensible injustice. La morphine ou l'héroïne n'arrangeaient pas beaucoup les choses, et souvent il pleurait sans discontinuer la journée durant en frottant sa tête contre les murs de son bureau ou en introduisant le bout d'un drap du lit conjugal dans sa bouche jusqu'à s'en étouffer. Parfois, encore écrasé par la mélancolie et la douleur de l'absence de Linda, il gisait sur le parquet en appuyant de toutes ses forces avec son front, ne pouvant plus se retenir de hurler son prénom. Et puis, il se retournait sur le dos pour crier encore plus fort une souffrance comme si on lui avait arraché

le cœur d'un seul coup. Craignant le pire, des voisins enfoncèrent une nuit sa porte d'entrée, mais, en le surprenant, ils furent stoppés nets et fondirent en larmes devant l'évidence qu'aucune puissance terrestre ne le consolerait. Alors, ils prirent la décision de rester près de lui, de le veiller, et d'attendre qu'il s'endorme d'épuisement. Mais ce jour du 8 juillet 2161, Georges s'injecta une plus forte dose de morphine et trouva malgré tout assez de volonté pour atteindre son bureau. Il balaya la surface de tous ses objets d'un geste de la main, tira une feuille blanche d'un tiroir et il y coucha son chagrin tout en griffonnant des graffitis absurdes ou en remplissant d'encre noire les larmes qui chutaient sur le papier. Dans sa prose il disparaissait, et Linda revivait omniprésente avec ses paroles quotidiennes remémorées mot pour mot, ses appels, le bruit de ses pas, ses vêtements préférés, cette façon enjouée qu'elle avait de claquer la porte de la chambre quand elle venait le rejoindre, et les pensées secrètes qu'elle ne confia qu'à lui seul. Il songea à se suicider en se jetant par la fenêtre, mais personne ne se soucierait de sa disparition ; à qui donc pourrait être manifestée toute la révolte de son geste, il y renonça. Alors, presque étendu sur son fauteuil, les yeux rejetés en arrière, il balbutia plusieurs fois son prénom : « Linda... Linda, mon amour, ma tendre fée... Je ne veux plus vivre... Prends-moi avec toi... Moi seul, je ne peux pas... ». Georges laissa alors traîner son regard vers tous les objets désormais inutiles de la pièce. « Pourquoi tout ça ? Je n'ai plus rien maintenant... Plus rien... ».

Dehors, une nuit noire et ténébreuse ensevelit Paris. Une nuit étouffant le fracas d'une journée ahurissante d'ultraviolence comme les précédentes, un voile sombre recouvrant de son mutisme les lâchetés et les crimes les plus

vils qui furent perpétrés. Mais la milice rôdait encore, avec ses camionnettes corbillards et ses affreux petits gnomes portant casquette dont l'intelligence de l'improvisation dans la haine et la barbarie demeurait sur le pied de guerre prête à renifler un gibier jugé et condamné d'avance. Isolé, son âme ayant tourné définitivement le dos à tout espoir, Georges n'était pourtant pas seul. Combien de larmes versées par tous ces gens survivant presque au jour le jour ? Combien de cris et de plaintes sans secours dans cette société qui s'était abandonnée à sa dérive ? Il n'était finalement qu'un des nombreux et banals symptômes de ce monde exalté d'illusions qui trébuchait et ne cessait de vaciller depuis ses premiers et irrémédiables faux pas en exacerbant les émotions et les souffrances. Enfin, Georges ne chercha plus de réponses. Épuisé et à bout de larmes, il s'injecta de la morphine et succomba.

\*

**New York, 9 juillet 2161, 8 h**

Dawson tournait en rond, seul au sommet du building d'un grand quotidien dont il était le rédacteur en chef. Les dernières informations qu'il avait reçues de personnages très haut placés ne le rassuraient pas, mais elles confirmaient aussi ses prédictions parce qu'il comptait parmi ceux que recherchait activement la milice pour les exécuter sans procès, en pleine rue, ou à leur domicile, ou dans n'importe quel autre endroit, pourvu qu'ils soient éliminés et que l'on en parle plus.

En homme constamment occupé à son travail et obsédé par l'accession au sommet de la richesse et du pouvoir, il

n'était cependant pas dénué de toute notion de morale et de culpabilité, puisqu'au fil des diverses malversations qu'il avait ourdies, le sentiment de sa coupable irresponsabilité l'oppressa, sentiment qu'il ne réussit jamais à étouffer ou à oublier. Il jugeait donc très bien les actions menées et ses attentes de manipulateur d'opinion et d'escroc dans son œuvre malveillante contre la société, mais se persuada à chaque fois et sans trop de peine de passer outre le fait de se sentir responsable, même aux avant-postes en tant qu'acteur de premier plan. Il ne pouvait donc ignorer qu'il figurait parmi les pires crapules que l'on puisse rencontrer à New York. À son âge, sans enfant ni compagne, il n'avait plus rien à espérer, ni même à gagner. Et à présent, comment aurait-il songé à une quelconque reconnaissance, lui et quelques autres membres de son sérail que la milice et tant de gens haïssaient ? Cependant, il cherchait une issue dont il resterait le maître pour se sentir en conformité avec le passé où il domina jusqu'au bout tous les obstacles et dirigea sa carrière de manière impitoyable et avisée en écrasant tout sur son passage, car il n'aurait permis à personne de prétendre l'effacer, fut-il juché tout en haut de l'empire des ténèbres.

Issu de la petite bourgeoisie, Dawson dut repartir de zéro après la mort de ses parents. Mais dès l'école qu'il abandonna vers l'âge de 15 ans pour tenter sa chance dans les rues de New York où il fricota avec quelques dealers de crack, ses professeurs remarquèrent ses talents exceptionnels pour l'écriture dans les travaux qu'il rédigeait. C'est alors que sans emploi et ayant navigué dans tous les petits boulots offerts par la grande pomme, il envisagea à 22 ans de faire son entrée dans l'un des plus grands quotidiens de la ville. Et il eut de la chance : l'un de ses anciens professeurs, devenu journaliste d'investigation, le reconnut dans un restaurant du

Queens et lui promit un poste pour débiter et pour l'évaluer. Prudent, il ne divulguait pas à son mentor son passé à fréquenter les milieux de la drogue et du petit banditisme, des faits que son habileté à corrompre sut très bien faire oublier. Son introduction dans le milieu de la presse écrite sonna les débuts de son irrésistible ascension, car Dawson finit aussi par conquérir les plus grands journaux télévisés et son influence au sein de la conception d'émissions consacrées aux nouvelles publications devint décisive. En effet, il choisissait seul quels intellectuels purent occuper les devantures de la scène médiatique, sombrer dans l'oubli ou être ostracisés en étant identifiés comme les ennemis de l'oligarchie. Au milieu de sa carrière et grâce à son zèle indéfectible envers l'establishment, les mondes de la politique et de l'industrie alignèrent des sirènes sur son parcours, avec voitures de sport, voyages en jet privé, rencontres illicites avec des mineurs de plus en plus jeunes, de l'argent, toujours plus d'argent et aussi de la cocaïne. L'homme pressé vit alors sa trajectoire professionnelle et sa vie basculer dans le règne du mal pour ne plus jamais rejoindre la lumière, et il ne refusa rien de ce qui lui fut offert : au contraire, il s'adonna dans la désinvolture la plus abjecte à sa propre descente aux enfers. Mais Dawson était aussi un imposteur, un homme au cynisme arrogant et d'une rare grossièreté dans le privé, cultivant déjà à ses débuts des idées en flagrante contradiction avec la défense qu'il en présentait dans les médias ou lors des dîners mondains et les cercles sélectifs où il fut un régulier invité de marque. C'était une sorte de communicant exclusif, maniant la rhétorique avec malice et capable de changer en son contraire ou vider de leur contenu tous les arguments qu'il jugeait critiques contre la doxa en vigueur dont il était le

champion reconnu, mais tacitement détesté, ou n'avait aucune honte à verser dans un niveau de mauvaise foi tel, qu'il désarmait sans trop de difficulté tous ses interlocuteurs lesquels préféraient renoncer à poursuivre face à lui les débats, plutôt que de finir par subir des insultes puis des menaces à peine voilées, mais qui étaient toujours suivies d'effet.. Ce n'est que depuis quelques années que Dawson se révélait aux yeux de tous selon une stratégie calculée sous le couvert de l'impunité offerte par le contexte de crise inexpugnable dont il se réjouissait avec ses comparses les plus pervers et les plus corrompus. Le jour de l'an 2159 qu'il fêta avec un ramassis d'épaves dorées dans sa propriété ; une réception où le déchaînement dans la débauche dérivait dans la drogue et des actes criminels sur des mineurs, il se retira dans la salle de bains et après avoir reniflé de la cocaïne puis s'être essuyé le visage avec une serviette, il dénoua sa cravate, souffla, fixa son image dans le miroir et dit à voix basse :

— Voilà... Je suis une pourriture.

Esseulé dans son bureau où il s'affairait à détruire des documents compromettants, Dawson voulut quand même tenter de passer un coup de fil à quelques-unes de ses relations, ne serait-ce que pour s'assurer que son évaluation de la situation présente était claire : l'indécision et la panique régnaient chez les gouvernants et il n'y avait plus rien à faire pour changer quoi que ce soit. Les rares interlocuteurs qu'il put avoir à l'autre bout du fil lui vociféraient des insultes, des menaces, lui demandaient des comptes dont il ne s'acquitterait jamais, et il entendit même un coup de feu suivi d'un silence. Alors, il raccrocha puis recomposa une dernière fois un numéro sur son portable, attendit un peu et puis le jeta à la poubelle d'un geste de dépit sans plus



espérer de réponse ni même l'éteindre. « Quelle bande de pétouchards ! », se dit-il. Il se promena dans l'étage où se trouvait son bureau en jetant un coup d'œil vers les autres postes de travail et constata qu'il était bien le seul à encore s'éterniser sur les lieux. Alors, il parvint malgré tout à contrôler un peu son angoisse, mais éprouva le besoin de vider son sac à voix haute en éructant contre le sentiment d'avoir été floué :

— On ferme tout, cela ne sert plus à rien, de toute manière. On dirait que plus personne n'a une paire de couilles, sauf moi ! J'ai déjà renvoyé tous ces cons depuis un moment et ils s'en foutent, ces couilles molles ! Tout le monde s'en fout ! C'est sûr qu'on a d'autres chats à fouetter, maintenant. Mais c'est bête : lesquels à part les monstres que l'on a inventés par la peur ? La grande trouille, quoi ! Ce sont les mêmes chats pour tout le monde aujourd'hui. On ne les a pas volés, ceux-là ! Pourtant, qu'est-ce qu'on s'est marré à voir tous ces abrutis galoper dans tous les sens comme des bourricots cherchant d'autres coups de trique ! Mais peut-être pas autant que lors de cette histoire du COVID-19, autrefois... Ce devait être aussi le bon temps ! Qu'est-ce qu'ils ont dû rigoler, ces salauds ! Ah, les veinards... On aura quand même fait la pluie et le beau temps nous aussi ! Et puis, merde, tiens ! Si je sors, mon compte est bon : couic ! Si je renouvelle un coup de fil à l'un de ces connards qui se croit encore au-dessus de tout, il va m'envoyer bouler. Qu'ils aillent se faire foutre ! Oui : qu'ils aillent vraiment tous se faire foutre avec tout le pognon qu'ils me doivent et ce que j'ai fait pour eux ! J'ai pas hésité à me mouiller jusqu'à la gueule, moi ! Eh oui : quand il a fallu se retrousser les manches, tout le monde a pu compter sur le vieux ! Il en connaît des ficelles, hein, le vieux ! Et

combien de fois il vous a tous sortis de la cambouise, hein !? Combien de fois ! Merde, j'ai pas de flingue... Mais regardez-moi celui-là qui navigue avec sa grognasse dans sa Rolls, là en bas ! Cette pauvre tarlouze y croit encore... ! Tiens ?! Et maintenant trois négros qui rapploquent, putain ! Et avec des pancartes ! Mais c'est râpé, les gars ! Le racisme, la xénophobie, et tout le bordel, je vous le dis, moi : tout le monde s'en branle à l'heure qui l'est ! Mais putain, il manque plus que les pédés ou des gonzesses et ce serait la totale ! Tout d'un coup, ce serait marrant de les voir tous bras dessus, bras dessous avec les néonazis ! Et moi je dois être le seul pauvre con dans tout New York à n'avoir même pas un putain de flingue ! Quelle ironie ! C'est dégueulasse... On est vraiment partis en couille...

Dawson, lui aussi s'en foutait avec ses 78 ans. Il n'avait peur de rien. Il avait tout fait pour occuper les médias mainstream, marché sur tout le monde, flatté les plus corrompus, s'était acoquiné avec eux à chaque occasion et il n'en manqua aucune. Mais c'était un pragmatique. Alors, il préféra quand même s'asseoir sur le rebord de sa fenêtre et eut l'idée de faire le spectacle quoiqu'il savait fort bien que plus aucune émission télévisée n'en parlerait : il avala une ampoule de cyanure avant de se jeter du haut du quatre-vingtième étage du building, non sans avoir d'abord mis le feu aux derniers documents qu'il jugea sensibles. Sa dernière pensée fut qu'après tous les cafards comme lui savaient aussi sauter et que cela aurait été encore plus drôle de défoncer dans sa chute un fourgon de la milice. Mais aucune heureuse métamorphose n'attendit le cafard pendant son envol : c'eût été contre nature qu'une pareille ordure accédât d'un coup d'aile à un quelconque firmament étoilé et aucun ange rédempteur ne descendit du Paradis pour se saisir de son

âme. Seule la milice motorisée, qui avait raté de peu le rendez-vous, surgit de nulle part avec ses nains pour répandre de la sciure sur les restes de son cadavre disloqué et faire le ménage. Ainsi finit Dawson, un arriviste pervers et sans scrupule, le prototype des créatures du pouvoir médiatique manipulées et corrompues de son époque qui avaient participé avec zèle à toute la désinformation, aux mensonges d'état et à toutes sortes de manipulations et de crimes qui concoururent largement à l'effondrement de la morale aux yeux d'une opinion publique déjà très délabrée. Mais le « cas Dawson » ne fut qu'une de ces lamentables histoires parmi tant d'autres, lesquelles, comme on l'imaginait, auraient pu suggérer à une force divine ou diabolique de punir la société des hommes.

\*

### **Londres, 8 juillet 2161, 15 h 56**

Mel était harcelé par les téléphones. Ses téléphones portables, submergés d'appels et de textos, et ses téléphones fixes qui sonnaient et sonnaient encore. Mais il n'entendit rien, il passa outre. Il avait ôté son veston, et en bras de chemise, il s'affairait à remplir de grands sacs en toile noire avec la fortune en billets qu'il avait réussi à réunir en quelques semaines. De l'argent déjà amassé dans une dizaine de sacs, au moins, qui s'éparpillaient dans le vaste living-room de sa demeure. Son épouse, elle, restait là, adossée contre un mur, les bras et les jambes croisés et fumant une cigarette sans filtre. Une très belle femme, d'une quarantaine d'années, grande, cheveux châtain mi-longs, yeux verts en amande. C'était la femme trophée de Mel qui en était fier

pour ce qu'elle dégageait d'élégance et de sensualité. Mel n'en était comblé que pour son physique et sa prestance lors des réceptions, des dîners entre amis, des sorties et autres voyages d'affaires, lors desquels Claire l'accompagnait souvent. Il ne se soucia vraiment jamais de savoir si elle fut idiote ou intelligente ou même heureuse. Il avait été pris d'un coup de foudre dès leur première rencontre, mais s'accommoda vite à l'idée qu'il ne s'agissait que d'une puissante attirance physique. Depuis toujours, au gré de ses conquêtes, jamais il n'apprécia autre chose chez une femme que son physique, sa tenue, et ce que la gent féminine pourrait ajouter encore à son ego et son besoin de paraître. Mais Claire se fichait éperdument de l'immense fortune de son oligarque de mari. Elle avait cédé à ses avances, lassée de la solitude et de ces hommes qui n'osaient jamais l'aborder à cause de sa beauté et fut seulement attirée par la sécurité et le luxe que lui offrait si facilement Mel. Claire était mortifiée par les regrets d'avoir tant méjugé de la timidité et des maladresses d'autres hommes éconduits, mais si tendrement tombés amoureux d'elle sans avoir eu le moindre signe favorable de sa part. Elle était amoureuse depuis deux ans d'un cadre de la firme que dirigeait son mari, très timide lui aussi avec les femmes, mais qui dans un élan l'aborda puis en perdit ses moyens devant elle. Elle le prit alors dans ses bras et lui donna un baiser, et ce fut le début d'une idylle entre les deux êtres. La complicité et l'absence de malentendu constituaient tout ce dont elle avait rêvé de connaître avec un homme. Ils devinrent vite inséparables et eurent un enfant. Avec ses relations, Claire s'arrangea pour que Mel crût qu'il en était le père, mais de ce rôle, si important pour Claire, il s'en fichait. Il ne pensait qu'au pouvoir, à l'argent, et à dominer par tous les moyens.

Mais elle ne se pliait plus à cette vie de figurante glacée et docile dans un théâtre journalier au metteur en scène égocentrique, devenant ouvertement réticente lors de violentes scènes avec Mel où elle n'hésitait plus à se plaindre du ridicule et même du grotesque qu'elle ressentait dans sa situation. Elle n'éprouvait pas de la haine envers son époux, mais de la pitié, et commença à le mépriser de toutes ses forces, obnubilé qu'il était par sa fortune comme si elle n'avait jamais existé ni ne compta pour lui, se demandant encore pourquoi elle ne trouva jamais la force de songer à le quitter avant de rencontrer son amant. Pourtant, il ne lui parut jamais brillant ni cultivé, et ses aspirations et autres centres d'intérêt ne différaient pas des excès délirants des plus riches personnalités de son temps, créatures irresponsables et complètement insensibles à l'effrayante impasse de la surconsommation, de la superficialité et du gaspillage.

— Que comptes-tu faire avec tout ça ? Tu crois pouvoir tout emporter ? Tu penses pouvoir encore l'utiliser ?

— Écoute Claire, je dois rejoindre quelqu'un de très important à Prague dans deux jours. Nous en avons déjà parlé, et je te l'ai déjà présenté, mais tu ne te souviens jamais de rien ce qui m'a toujours agacé, je dois te le dire. Mon Learjet est prêt et le pilote nous attend. Nous n'avons qu'à prendre le van avec tous les sacs et en une petite heure nous pourrions être sur les lieux que je connais bien puisque l'aérodrome m'appartient. Je t'ai déjà proposé de m'accompagner avec l'enfant, mais tu ne veux pas. Alors, moi, tu vois, j'y vais... Mais je resterais en contact avec toi, et tu pourras toujours venir. Il y a encore de la place pour vous deux d'après ce qu'il m'a promis.

— Je me souviens très bien, et je ne suis pas aussi idiot que tu le penses. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu as l'air de tellement tenir à partir aujourd'hui, comme ça, sur un coup de tête...

— Ce n'est pas un coup de tête ! Mais je n'ai pas le temps de t'expliquer. Et d'ailleurs je ne te dirais pourquoi qu'à la seule condition que tu viennes avec moi.

— C'est fini, Mel. Tout est fini. Va-t'en si tu veux, mais moi je reste ici avec Judd.

— Ne me prends pas pour un con, ma petite Claire... Tu sais, ton type, là, ce petit cadre qui travaille dans ma boîte, je sais tout depuis le début. Et j'ai découvert qu'il fournissait des renseignements sur les comptes de ma firme à certains journalistes qui ont été récemment exécutés par la milice pour avoir divulgué des fake news. Je dois aller plus loin ? Tu veux que je te fasse un dessin, Claire ?

Claire resta bouche bée et en laissa tomber sa cigarette. Elle fixa Mel d'un regard interrogatif, et puis, d'une voix tremblante et s'approchant de lui :

— Quoi ?? Tu veux dire que... Il est mort lui aussi, c'est ça ? Il est... Mort ?

— Ce qui devait arriver arriva, comme on dit, hein ?! Ce sont les choses de la vie, ma jolie ! Bah ! Il ne faut pas t'en faire comme ça. Tu devrais plutôt m'aider à remplir ces sacs. Allez ! Rends-toi utile, approche celui-là, tu veux bien, ma grande ? Il est vide, et je n'ai plus beaucoup de temps devant moi. Après tout, que tu aies baisé avec ce mec, je m'en fiche. J'ai eu ma part moi aussi à ce niveau-là et je dois te dire qu'aucune de celles que j'ai rencontrées ne t'égale, tu es toujours la meilleure ! Allez, ne te bile pas comme ça, viens ! Donne-moi un coup de main.

Claire se saisit d'un révolver du tiroir de la table du salon. En larmes, et pointant l'arme vers Mel, elle lui rétorqua :

— Tu n'es qu'un porc ! Tu n'as toujours été qu'un sale petit porc. Judd n'est pas ton fils, c'est le fils de celui qui était l'homme de ma vie. Il l'est toujours. Il le sera pour toujours. Forniquer ? Mais je n'ai jamais éprouvé rien d'autre que du dégoût avec toi, alors qu'avec lui tout n'était que douceur et tendresse. Nous étions en fusion tous les deux. Il était tout pour moi. Tout. Ce sont des choses que tu ne peux comprendre et que tu ne comprendras jamais, pauvre porc ! Quant à ce type que j'ai vu une fois à ce dîner, il était si hautain, si sûr de lui et étrange que j'en ai eu immédiatement très peur. Il m'a instinctivement terrorisée. Il m'a parlé, et j'ai senti que je ne pouvais rien faire d'autre que de l'écouter sans dire un mot, et être d'accord avec lui. Impossible de penser face à ce type. Il est très dangereux, cet individu, je l'ai très bien perçu, pour toi comme pour tout le monde. Je ne sais pas comment te l'expliquer, mais ce type, vraiment, c'est une horreur, malgré toute son élégance, malgré tout son infâme fric !

Mel, commençant à s'affoler :

— Bon. Il suffit maintenant, Claire, pose ce révolver immédiatement sur la table ! Tu vois ? Je t'avais bien dit que tu devais aller voir un psy !

Claire, sanglotant et en pleine crise de nerfs :

— Un psy ?! Bof, tous les pys de ton entourage ne pensent qu'à deux choses et ce sont toujours les mêmes : l'argent et le sexe. D'ailleurs, j'ai envie de rire lorsque je songe à ce psychanalyste dont tu m'as tant vanté les mérites et à tout le mal qu'il m'a dit sur toi ! Il avait tout de suite commencé par une réflexion idiote qui me suffit à le cerner entièrement, en remarquant le fait que je sois plus grande

que lui ! Ce n'était qu'un nain bouffi d'orgueil, et il n'avait pas hésité à me suggérer de m'adonner à une pratique sexuelle qu'il qualifiait d'épanouissante en essayant de me convaincre que cela me débloquerait ! Il a été jusqu'à affirmer qu'inconsciemment je la désirais et qu'il était prêt à lever mes soi-disant refoulements ! Quel pourceau ! Quel charlatan ! Je lui ai rétorqué qu'il avait dû subir cette pratique un grand nombre de fois de la part de son superviseur pour en être tellement convaincu, mais que pour moi il était hors de question de me livrer à des actes aussi écœurants et contre nature, qui plus est avec un roquet endimanché de son espèce ! Un gnome infatué, snob et arrogant ! J'ai d'ailleurs fini par lui cracher en pleine figure ! Après ça, il a cru faire preuve de consistance et de mépris devant moi en me disant et s'imaginant prendre une revanche : « vous êtes névrosée, Claire ». Quant aux enfants, je préfère encore me taire, mon pauvre Mel... J'ai entendu de ces choses sur leur compte... Si j'allais les dénoncer, en temps normal, beaucoup d'entre eux se retrouveraient en prison pour longtemps, ou pire, ça, tu peux me croire ! Quelles ordures ! Mais nous vivons une époque complètement folle, et ils sont en grande partie responsables de la situation dans laquelle nous nous trouvons tous, à présent. Et là, comme tu dis si bien, je pense que je n'ai pas du tout besoin de te faire un dessin, puisque des gens comme toi sont aussi responsables, tu le sais très bien, salaud ! Vous me donnez tous envie de vomir avec vos grosses voitures, vos égos surdimensionnés, vos goûts dégueulasses et tout ce cortège de pétasses friquées qui vous collent au train, aussi sottes que méchantes les unes que les autres. Elles ne pensent qu'à vous soutirer de l'argent, et y parviennent à chaque fois qu'elles le veulent ! Et pour cela, tous les



moyens sont bons : les manipulations, les intrigues les plus fourbes, le sexe évidemment, le vol pur et simple, et puis ces flatteries ridicules auxquelles vous êtes si sensibles ! En réalité, elles vous traitent comme des enfants gâtés, et l'on dirait que vous jouez ensemble à ce jeu humiliant avec le plus grand plaisir ! Mais au fond, elles-mêmes ne sont que des esclaves, des épaves dépendantes de tout un système abject dans lequel elles se vautrent, c'est le cas de le dire, chaque jour, chaque minute, se croyant protégées, affranchies de toute vulgarité, de toute obscénité avec leur gestuelle étudiée dans le moindre détail et leurs impressionnantes tenues. L'on dirait qu'elles ne vivent que pour cultiver en virtuoses assumées un art du mépris de classe, du snobisme, de l'arrogance et de cette condescendance que je trouve toujours risible tant elle est liée à l'ostentatoire le plus outrancier dans la conduite ! En un mot, la frime et le m'as-tu-vu, c'est bien tout ce qui obsède sans arrêt ces linges froids qui n'ont rien dans la cervelle, hormis leurs perversions ou celles qu'elles partagent avec des parvenus, des maquereaux comme toi ou tes amis lacaniens qui sont tous des ratés et qui se considèrent pourtant comme des sommités ! Des « sommités », ces gens-là ?! Je ne suis vraiment pas d'humeur à plaisanter, mon pauvre Mel, mais le seul domaine où ils sont imbattables, crois-moi, c'est dans celui de vénérer les absurdités de leur maître à penser, et à partir de là, de ne brasser que du vide en croyant que d'essayer de le remplir avec d'autres absurdités qu'ils tiennent pour des vérités profondes et indubitables soutenues par ce snobisme et ce narcissisme verbeux qui carbonise toutes les bornes du ridicule, ils obtiendraient la reconnaissance de tout le monde ! Mais se douteraient-ils qu'il y a des gens qui ne se